



YVAN STRELZYK

**EKLENDYS,
SECRETS DE FABRICATION**

EKLENDYS

Editions de l'Astronome

YVAN STRELZYK

**EKLENDYS,
SECRETS DE FABRICATION**

EKLENDYS

Editions de l'Astronome

illustration de couverture :
Labyrinth with concentric circles © Pierre GRAFFAN - Fotolia.com

www.editions-astronome.com



www.eklendys.com

du même auteur, l'intégrale du Cycle *EKLENDYS*
paru aux Éditions de l'Astronome :

Le Livre d'Amertume
Saga de Relvinn
Une Vie d'Homme
Markas
Nouvelles Eklendaises
Le Château d'Ödrek
La Symphonie Perdue de Sibelius
Le Roman de Miskol
Mémoires du Comte V***
Le Prince Paysan
Les Conjurés
Les Deux Épées (à paraître 04/2025)
Les Comptoirs d'Orient (à paraître 10/2025)
Kailys (à paraître 04/2026)

*Faut-il donc que ce qui est le plus vrai,
le meilleur, ait l'air si irréel,
et que ce qui est irréel paraisse si vrai ?*

NOVALIS

EKLENDYS : SECRETS DE FABRICATION

– Où l’auteur tombe enfin le masque –

À l’heure d’écrire les dernières pages du cycle *Eklendys*, il est certainement temps pour moi d’autoriser un regard sur tout le travail accompli depuis plus de trente ans. Il s’agira d’une réponse à une demande amicale de mon éditeur Bernard Paccot (dont l’enthousiasme mais aussi l’admiration m’auront apporté l’énergie nécessaire pour avancer dans ce projet déraisonnable à maints égards), la réponse à des questionnements légitimes de mes lecteurs et – pour tout avouer puisqu’il s’agit à présent de parler sans plus rien cacher – la concrétisation d’un projet ancien, auquel j’avais renoncé depuis, intitulé *Entretiens avec Kailys Gygor* : une sorte d’interview de l’auteur par l’un de ses personnages préférés, afin de livrer les secrets de fabrication de ma fiction.

À l’origine, je devais même apparaître dans le roman *Kailys*, sous les traits de Vanya, sorte de double littéraire dont je me suis bien éloigné depuis (quoique ?...) et dont il ne reste plus qu’une apparition muette et anticipée dans *Le Livre d’Amertume* : cet homme songeur croisé par le narrateur au sommet de la cathédrale (*ma* cathédrale, celle de Chartres, pour tout avouer) dans la dernière partie du livre.

J’ai longtemps pensé depuis que ces *Entretiens*

seraient aussi prétentieux qu'inutiles. Mais l'évolution technologique des dernières décennies condamne les amoureux de la littérature à ne plus jamais pouvoir découvrir de nouveaux manuscrits d'auteurs, ces strates rayées, reprises, annotées, corrigées, réécrites encore et encore par l'écrivain, qui préfère désormais (moi le premier) le clavier de l'ordinateur ; nous sommes en train de perdre de plein gré ces richesses qui ont nourri depuis des générations les études littéraires. Loin de moi l'idée de prétendre me hisser à la hauteur des géants qui m'ont précédé et dont les manuscrits (Proust, Baudelaire...) révèlent tant de leur labeur comme de leur génie ; néanmoins, puisqu'il semble que la question de connaître le travail et la réflexion ayant accompagné la préparation de mes œuvres pendant trois décennies puisse présenter un intérêt, même modeste, je me livre aujourd'hui à l'exercice – avec un certain plaisir.

J'ai aimé partager avec vous « mes petites histoires ». À présent que tout ou presque a été raconté, partageons leurs « petits secrets ».

Aux origines : Mélusine

Je ne me suis jamais posé la question d'écrire ou pas : raconter, expliquer, transmettre, je l'ai toujours fait. La lecture des *Lettres à un jeune Poète* quand j'avais vingt ans n'a fait que confirmer une certitude déjà bien ancrée. Composer des poèmes, inventer les scénarios de parties de jeux de rôle au lycée, relevait alors de l'évidence. Jusqu'au jour où, inévitablement, il a été temps de réfléchir à un premier roman. Comme à mon habitude, j'ai pris de longs détours avant d'oser m'y lancer.

En l'occurrence : *Mélusine*. Les lecteurs du *Livre d'Amertume* apprendront donc ici que le livre fétiche

d'Elvinn Bergher existe bel et bien, recueil poétique ventru rassemblant ma production d'environ une décennie. L'ouvrage est constitué de très exactement deux cents poèmes, premier signe de ma fascination pour les nombres, organisés (avec un soin extrême, souvenir des *Fleurs du Mal*) selon un ordre thématique et non chronologique. Mais comme rappelé en préface, « c'est des vers comme nous en avons tous plus ou moins fait au sortir du collège » (Balzac) et ainsi donc, ce tout premier opus sera réservé à mes éventuelles *Œuvres posthumes* ! Aux *happy few* qui en nourriraient des regrets : les meilleures pièces ont été sauvées, trouvant une nouvelle existence dans *Une Vie d'Homme*.

Pour autant, *Mélusine* a eu son importance dans mon processus d'écriture ultérieur. Je l'ai envisagé comme une étape de formation indispensable, me répétant régulièrement : « Tu ne feras pas de prose avant d'avoir écrit ton dix-millième vers » (partant de l'idée que Hugo avait composé cent mille vers au cours de sa vie : le dixième de Hugo me paraissait un bon compromis). Et ainsi, *Mélusine* compte dix mille vers, très exactement (la fascination que j'évoquais plus haut...). Cela accompli, je me sentais mieux armé pour me lancer dans un roman.

Mais un *gros* roman ! Sans toutefois oublier l'adage « Pour être grand, il faut faire long ; pour être bon, il faut faire court », il m'est venu l'ambition d'un texte important, équivalent en volume aux lectures qui m'avaient le plus inspiré à cette époque : *La Montagne magique*, *Le Seigneur des Anneaux*, *Ulysse*, *A la Recherche du Temps perdu*... Il s'agirait d'une œuvre-monde, d'un livre où « dire la totalité », mais surtout l'un de ceux où l'on peut s'immerger pour un long moment, permettant de s'oublier autant que d'échapper au monde réel (ce quotidien où j'étouffais si souvent),

l'un de ces romans dont on a hâte d'atteindre le milieu avant de regretter d'arriver si vite à la fin.

Ce serait donc *Le Livre d'Amertume*, cette histoire d'amitiés dans l'épreuve, au plan conçu selon une architecture aussi arbitraire qu'implacable (les nombres, une fois encore...), et qui m'occuperait finalement quatre ans, en ces années où j'achevais mes études de littératures comparées, et où je découvrais la vie réelle, ce vaste monde inconnu au-dehors de l'université. Quatre ans : alors je me répétais souvent que si je parvenais à achever ce livre-là, aucune autre écriture de roman ne me serait impossible. Dans le même temps, plus j'avais dans mon labeur, plus j'avais ce sentiment que dans *Le Livre d'Amertume* je plaçais tout ce que j'aurais jamais à dire, à écrire. Ensuite de quoi je me retrouverais sec, vide d'idées. Mon premier roman serait le dernier.

Le livre dont sont nés tous les autres

Or c'est bien du *Livre d'Amertume* qu'ont jailli les idées qui ont donné naissance au cycle *Eklendys*. À cela deux explications : le respect de l'Histoire et la leçon de Tolkien.

Dans ce premier roman, j'avais envie de mettre en scène ma propre vision d'un *putsch*, née sans doute d'un film intitulé *Coup d'État* (si ma mémoire est bonne), découvert sur le petit écran du téléviseur familial des années auparavant. Malheureusement, mon projet avait de toute évidence un cadre européen, incompatible avec l'histoire d'aucune nation existante – sans quoi, à la réflexion, j'aurais pu me contenter d'un simple roman historique évoquant les généraux de Grèce ou Jaruzelski en Pologne. Il me fallait une terre nouvelle, un espace de pure fiction sur un continent réel. Autrement dit : un pays qui n'existe pas, au sein

d'une Europe qui existe bel et bien.

Le Mur était tombé depuis cinq ans, les anciennes Républiques de l'Union soviétique avaient repris leur indépendance, à commencer par les pays baltes. Or sur les cartes nouvelles de l'Europe, l'ensemble Lituanie-Lettonie-Estonie venait de donner naissance à une incongruité géographique : l'oblast de Kaliningrad (anciennement Königsberg), enclave russe désormais coupée du reste de la Russie par les trois États nouveaux. Je me suis interrogé un moment sur cet endroit ; il m'a donné l'occasion de m'intéresser à cette partie du continent dont je connaissais si peu l'histoire, effroyablement riche, au fil des siècles. Puis j'ai conclu que cette région sur la rive de la Baltique serait un bon endroit pour y créer un pays imaginaire : non pas coincé entre deux ou trois nations voisines réelles, mais se superposant à elles, y compris à l'oblast, et partageant leur grande Histoire.

À cela le revers de la médaille : mon roman serait une pure fiction. Or comment inciter le lecteur à y adhérer ou au moins parvenir, comme l'écrit Tolkien, à une « suspension consentie de l'incrédulité » ? Tolkien, justement, avait donné naissance à un monde imaginaire aussi vaste que réaliste, dont aujourd'hui les amoureux aussi bien que les universitaires peuvent débattre comme s'il s'agissait d'un continent réel. Bien que n'écrivant pas du tout de fantasy, j'ai donc retenu les leçons de réalisme du vieux professeur d'Oxford.

La langue, tout d'abord : mes personnages parleraient un idiome inventé... mais très fortement inspiré par sa localisation, à la confluence des aires linguistiques germanique et slave (avec parfois une influence hongroise). Les quelques mots autochtones qui apparaîtraient dans mon roman, ses toponymes et surtout les patronymes seraient cohérents et issus d'une réflexion poussée sur des racines inventées (dont

aujourd'hui je ne connais pas toujours le sens moi-même), voire sur certains rudiments de grammaire, à partir de ce qui peut exister en allemand, polonais, lituanien, hongrois voire islandais.

Ensuite une carte : la cosmologie de Tolkien ne saurait s'en affranchir. Il existe donc plusieurs croquis ou rudiments d'une carte de mon pays imaginaire (villes, reliefs, hydrographie...) et de sa capitale. Un temps j'ai imaginé la publier – avant de me raviser. Cette topographie est incompatible avec le monde réel, et plus encore avec les très nombreux déplacements de frontières de cette partie du monde au cours des siècles. La garder invisible est au contraire une façon de participer au « flou artistique » de mon petit univers.

Le *sfumato*, justement : j'ai repris cette imprécision des contours dans la peinture classique, afin de suggérer à l'arrière-plan un paysage bien plus vaste mais réel. C'est ce que fait Tolkien en glissant dans ses récits des allusions à des faits ou des noms de son invention, que le lecteur ne peut naturellement pas connaître. De là un sentiment de perspective, de profondeur, si précieux pour qui entend rendre crédible une aventure inventée.

En plus d'y mêler le plus possible ma fiction à la réalité historique, géographique ou culturelle, j'ai donc ponctué *Le Livre d'Amertume* d'échos de noms fictifs et d'allusions à des événements qui n'existaient pas. Cela me convenait bien, l'effet rendu me paraissait bon. Mais surtout, à mon insu, ces effets de *sfumato* m'ont épargné le drame de la page blanche pour des romans ultérieurs. Toutes ces anecdotes liées à la culture ou au passé de mon pays imaginaire, j'ai fini par comprendre qu'elles cachaient bien d'autres aventures, bien d'autres histoires méritant d'être racontées : celles qui, de développement en développement, d'invention en invention, formeraient les treize autres romans du cycle.

« Eklendys » ?

Si j'ai longtemps été très prudent quant aux toponymes (la première version du *Livre d'Amertume* n'en comporte aucun, pas même celui de Borghavan, la capitale), annoncer le nom de mon pays s'est vite avéré une nécessité. Comment le baptiser ?

Prenant du recul, ce pays avait été imaginé comme une utopie littéraire (plus qu'historique, nous y reviendrons) et, au sens propre, géographique. Le nom *Eklendys* s'est ainsi formé autour d'un suffixe *-ys* (mes initiales, d'abord comme une signature et plus tard comme la marque du féminin en langue eklendaise), d'une racine *lend* parente de *land* (« pays » dans les langues germaniques), et d'un préfixe privatif *ek-* (en souvenir des négations en norvégien et islandais). D'où *ek-lend* : ma version du grec *u-topos*, c'est-à-dire : « non-pays » et donc : utopie.

Ce petit pays d'Eklendys, qu'il m'arrive souvent de franciser en « province d'Eklende » afin de rappeler celles bien réelles d'Ermeland et de Courlande, allait donc s'enrichir d'une histoire née des allusions obscures distillées dans *Le Livre d'Amertume*. Très rapidement, ces événements ou ces noms imaginaires, points de départ des romans futurs, ont été assortis de dates historiques et se sont placés sur la trame du temps, séparés par des vides que j'ai naturellement cherché à combler au mieux : un roman pour les origines légendaires (et littéraires) d'Eklendys, un pour son Moyen-Âge (XV^e siècle), un pour la Renaissance, un pour le XVII^e s., deux pour chacun des XVIII^e et XIX^e s., trois pour le XX^e s. (car au départ *Kailys* y avait sa place), et un dernier pour le XXI^e s. (avant que *Kailys* n'y soit déplacé). Tout autour gravitait l'idée de quelques nouvelles, qui ont finalement constitué un recueil complet et cohérent, à l'invitation bienvenue

de mon éditeur.

En moi résonnait l'écho d'un texte où Yourcenar évoque l'Histoire telle une vaste fresque murale délabrée par le temps, et dont de nombreux morceaux sont aujourd'hui tombés et perdus. Ainsi serait ma propre fresque eklendaise : des moments d'Histoire à découvrir, malgré d'importantes lacunes entre chacun d'eux, au gré des allées et venues du faisceau de la torche de l'archéologue. Chaque roman serait ainsi indépendant, sans ordre de lecture ; ce que devrait confirmer plus tard, lorsque j'aurais un éditeur, une publication de chaque volume dans un désordre chronologique volontaire.

Ainsi, avant même la fin de mon travail sur *Le Livre d'Amertume* en 1998, d'autres récits avaient commencé à se dessiner, sinon à connaître un début de rédaction. Le corpus complet des romans s'est mis en place en moins de deux ans : leurs épisodes centraux, leurs dates, leurs titres (parfois modifiés depuis, le plus souvent conservés), leurs synopsis (quelquefois très détaillés), et déjà pour certains leur dernière phrase, cet aboutissement d'écriture vers lequel tout le livre devrait converger (par exemple pour *Markas*). Je me sentais gagné par le vertige d'un Wagner qui, bien avant de les composer, avait eu en quelques années l'idée de tous ses grands opéras à venir. Le plan général de la fresque était en place dès son commencement.

Tissu neuronal et intertextualité

De même que dans la vie réelle nous connaissons des personnes portant le même nom ou le même prénom, de même ma fiction, pour accentuer son aspect véridique, se devait de reproduire de pareilles similitudes d'un roman à l'autre (jusqu'aux « deux Antonia » dans les seuls *Conjurés*). Noms, prénoms identiques : de là à

envisager des parentés ou des filiations d'un volume à l'autre, il n'y avait qu'un second pas à franchir ; après tout, j'avais déjà fait le premier au moyen des allusions et événements historiques partagés depuis *Le Livre d'Amertume* et à l'origine des treize autres romans. Ainsi, la ressemblance entre les patronymes de l'Intendant Leidkross et du chevalier teutonique Heinrich von Leidenkreuze est tout sauf un hasard. Les personnages partageant un même espace géographique, un même patrimoine historique, une même culture, il était évident que des faits et des noms mentionnés dans tel tome devraient trouver un écho dans tel autre, voire dans plusieurs.

Eklendys se présenterait donc comme une petite toile de neurones reliés par de multiples synapses : à chaque volume ses clins d'œil, allusions ou même explications de paroles ou événements obscurs ou à peine évoqués ailleurs dans le cycle. De plus, avoir imaginé dans le même temps tous les romans et leur contenu m'a permis, au fur et à mesure de l'écriture des chapitres successifs de mon utopie, de glisser çà et là des allusions précises à des volumes qui ne seraient pas rédigés avant longtemps.

À ce sujet, les *Nouvelles Eklendaises* constituent une sorte de cycle *Eklendys* en modèle réduit. Chacun de ces textes peut se lire indépendamment des autres, dans l'ordre du recueil ou dans le plus parfait désordre, et pourtant tous sont liés : d'une nouvelle à l'autre voyagent des patronymes, des objets, des personnages... Chacune fait ainsi allusion à au moins deux autres textes dans ce volume. Mieux encore : chaque nouvelle enrichit ou fait écho à d'autres romans du cycle dans son ensemble. Si *Eklendys* peut apparaître comme un monde vivant et crédible (du moins je l'espère), c'est aussi grâce à cette intrication neuronale ou organique de toutes ses composantes.

Des histoires dans l'histoire

La conséquence de ces liens entre-tissés au fil des volumes est l'apparition de motifs plus récurrents que d'autres, que j'ai développés à la manière d'autant de fils rouges, autant d'histoires racontées ou renouvelées par épisodes sur plusieurs romans. L'une de ces trames les plus évidentes est « le trésor de Constantinople » : il trouve son origine dans *Saga de Relvinn*, une évolution dans *Les Deux Épées*, un écho dans la nouvelle *Ellys* et sa conclusion amère dans *La Symphonie Perdue de Sibelius*.

Mentionnons également « le cycle des Kobolds » : annoncé dans *Le Roman de Miskol*, moteur inattendu du *Château d'Ödrek*, exposé dans la nouvelle *La Clé des Neuf Mondes* et possiblement conclu dans *Les Conjurés* (au moyen d'un crochet discret par les *Mémoires du Comte V****). De même pour « la tradition des Quatre » : dissimulée dans *Le Roman de Miskol*, dans les *Nouvelles Eklendaises*, dans *Mémoires du Comte V**** et *Le Livre d'Amertume*. Ou encore « les francs-maçons », réunissant ce qui est éparé : *Une Vie d'Homme*, *Mémoires du Comte V****, la nouvelle *Myosotis* et *La Symphonie Perdue de Sibelius*. Et enfin « la cage de Keposvor » : du nom de ce marin évoqué dès *Le Livre d'Amertume* puis dans la nouvelle *Le Jardin des Fleurs de Sang* et ainsi de suite jusqu'aux *Comptoirs d'Orient* qui en auront livré la clé aux lecteurs patients.

Reprendre les codes (et les trahir)

Je parlais plus haut d'utopie littéraire plus qu'historique (d'où le sous-titre du cycle : « Un voyage littéraire »). Compte tenu de l'importance de

la grande Histoire dans mes petites histoires, on me demande souvent si j'ai une formation d'historien ; la réponse est : presque. Quiconque se consacrerait à des études de lettres (ainsi que je l'ai fait) sans s'intéresser au contexte historique des œuvres manquerait une part énorme de son objet. L'Histoire peut se passer de la Littérature, pas l'inverse. Pour *Eklendys*, j'ai collecté des masses de données historiques, c'est vrai, mais ce n'était là qu'un moyen de mon projet, non sa fin.

Au cours de mes années de formation, j'ai eu la chance de découvrir des textes extrêmement divers, d'horizons lointains, d'époques multiples, de formes nombreuses, d'origines parfois mystérieuses ou inattendues. Certains étaient devenus des classiques, d'autres étaient retombés dans l'oubli, même après avoir connu la plus grande célébrité, y compris dans leur pays. C'est de là qu'est né, très certainement, mon souhait concernant la *forme* de mon cycle à venir. Un peu à la façon d'un nouveau défi stupide (« pas de prose avant ton dix-millième vers »...) ? Sans doute. Mais de là résulte vraisemblablement cette autre caractéristique d'*Eklendys* : à chaque volume une époque différente, un genre littéraire différent, une écriture différente.

Que cet exercice de « polygraphe », comme on le disait au XIX^e siècle, soit ici perçu avant tout comme une série d'hommages que j'aime rendre à des genres connus ou méconnus, parfois oubliés ou simplement passés de mode. Je m'efforce d'en reprendre tous les codes, tant pour le fond que pour la forme (par exemple : tous les ingrédients qui composent le récit d'une vraie bonne saga viking, et la manière d'écrire si caractéristique de ce genre du XIII^e s.). C'est là tout l'art du pastiche, tel que l'apprenaient à l'école nos arrière-grands-parents : « Écrivez à la manière de... », que ce pastiche soit prétexte ou non au comique d'une parodie. Le faux *Journal* des frères Goncourt

conçu par Proust dans *Le Temps retrouvé* en est un exemple des plus célèbres... et j'ai poussé le clin d'œil jusqu'à pasticher/parodier ce même pastiche dans *Les Conjurés*.

Mais refaire à l'identique est impossible : nos goûts, nos habitudes de lecture ont évolué au cours des siècles. Qui supporterait aujourd'hui les archaïsmes de langue à tout-va et l'ennui de genres littéraires devenus totalement désuets, tels des *fac-simile* ? Mon travail de réécriture passe donc par une adaptation, un choix de ce qui sera repris ou non, en la forme ou sous une formulation nouvelle. Il m'est même arrivé, avec *Le Roman de Miskol*, de tordre délibérément l'un de ces codes médiévaux : la dimension presque messianique d'élus annoncés par des oracles ou des prophéties aura été, pour le bien de mon intrigue, retournée au point que mon héros refusera cette couronne que les événements lui promettent. Pasticher ne signifie pas nécessairement se soumettre.

Enfin, ce choix de varier les codes et les manières d'écrire a ravivé en moi le souvenir d'un fait littéraire qui m'avait intrigué au temps de mes études : se faisant une très haute idée du genre du roman, Gide n'aurait apposé ce qualificatif qu'à une seule de ses œuvres (*Les Faux-monnayeurs*), trouvant pour toutes les précédentes des appellations différentes (*Les Caves du Vatican* est ainsi une « sottie », *L'Immoraliste* un « récit », etc.). Pour certains de mes livres, la question du genre était toute trouvée : nouvelles, pièce de théâtre, saga nordique, épopée médiévale. Mais pour les autres ? Du roman. Certes, mais encore ? Les différents volumes ont donc reçu leur classification propre, souvent en lien avec l'époque de leur intrigue : roman d'apprentissage, récit, chronique (pour *Les Deux Épées*, plutôt que « roman historique »), contes (enchaînés, à la façon d'un roman qui ne dirait pas

son nom : *Le Prince Paysan*), mémoires, roman choral (pertinent compte tenu du contenu musical de *La Symphonie Perdue de Sibelius*), dossier, etc. *Le Château d'Ödrek* est ainsi un roman historique basculant dans le roman gothique, rédigé à la manière d'un roman-feuilleton.

À noter aussi que chacun des textes composant les *Nouvelles Eklendaises* est écrit dans un genre différent (conte philosophique, roman steampunk, journal de bord, interview...) ou dans un style différent (récit au passé composé, flux de conscience, flash-backs...).

Traducteur

Dans ces conditions, comment rendre crédible ma polygraphie ? En adoptant la posture du traducteur. Si mon nom figure bien sur la page de garde de chaque volume, le genre de l'œuvre est toujours assorti de la mention « traduit(e) de l'eklendais ».

Dans la fiction d'*Eklendys*, Yvan Strelzyk n'est généralement pas l'auteur des récits qu'il présente. Il n'a fait que les traduire en français, la plupart du temps en les annotant, pour éclaircir une traduction ou un fait de civilisation – justifiant en quelque sorte la composition lacunaire du cycle : dans la grande fresque, c'est lui qui a choisi de donner à lire tel ou tel roman eklendais. Voilà pourquoi sont donnés ici et là, en page intérieure, les titres d'origine complets de certains romans (*La Malédiction du Château d'Ödrek* ou *Une Vie d'Homme, un Souffle de Vent*, par exemple), ainsi que certains éléments en rapport avec les prétendus auteurs de ces textes, tout fictifs qu'ils soient (introduction, biographie, postlude...).

La palme revient sans conteste au *Roman de Miskol*, présenté à la manière de l'édition universitaire d'un roman médiéval en vers : avec introduction, pages

présentées en regard (texte original / adaptation en langue moderne), notes, appendices et commentaires, ces derniers commentaires servant de prétexte à une intrigue secondaire racontant les déboires de l'auteur fictif du XIII^e siècle. C'est en soumettant ce texte, sous cette forme inhabituelle, à mon éditeur que je me suis dit que mon entreprise de « suspension consentie de l'incrédulité » allait sans doute un peu loin. Mais Bernard Paccot s'est montré tout aussi déraisonnable que moi, m'accompagnant malgré tout dans cette aventure insolite.

Au-delà de la mise en abyme (des œuvres traductions d'œuvres) et des jeux de forme (telle la structure très composite des *Conjurés*), ce travail d'illusion littéraire m'a toutefois réservé de très bons moments. Ainsi les *Mémoires du Comte V****, présentés comme le récit écrit par un gentilhomme moraliste et franc-maçon du XVIII^e siècle, avec avertissement de l'éditeur (fictif) et portrait supposé de l'auteur (tout aussi fictif) à la façon d'une gravure en frontispice, le tout dans la prose élégante et brillante du siècle des Lumières... Il faut croire que ce travail d'illusion fonctionne parfois, y compris dans ses conséquences les plus inattendues : dans une librairie, il m'est arrivé de trouver *Le Livre d'Amertume* rangé sur les rayonnages réservés à la littérature étrangère ! J'ai beau avoir un nom exotique, je suis allé trouver une vendeuse pour l'assurer que, oui, j'étais bien l'auteur de ce gros livre, et que oui, il était donc à ranger en littérature française. Réponse de la librairie, en me mettant sous le nez la page de garde : « Mais... c'est écrit : *traduit de l'eklendais* ! »

Au-delà de ces fantaisies, j'écris de la manière la plus sage qui soit : selon un plan très détaillé, rigoureusement construit, et en commençant mon roman par la première phrase pour aboutir en toute fin de course à la dernière. Néanmoins, je dois reconnaître

qu'il arrive parfois que l'écriture se libère de ma volonté de contrôle – souvent pour le meilleur. Le cas le plus marquant est la réapparition, totalement imprévue, des Kobolds dans *Le Château d'Ödrek* : après avoir vécu leur aventure dans les *Nouvelles Eklendaises*, ils sont revenus presque malgré moi. J'ai laissé faire, curieux de savoir où ils allaient me mener... et je les ai conservés. Il m'est apparu ensuite qu'ils répondaient à un besoin narratif pour lequel, encore au moment de me lancer dans la rédaction du livre, je n'avais pas de réponse pleinement satisfaisante.

Jouer avec le lecteur

En un sens, ces petites créatures jouaient avec moi ainsi que j'aime le faire avec mes lecteurs. À savoir, entre autres : des notes en bas de page pour contribuer à l'illusion d'un monde bien réel ; des intrigues au plus près de la vérité historique (au point qu'un lecteur s'est plaint en m'expliquant qu'il ne parvenait plus à discerner ma fiction de la réalité) ; et des devinettes ici et là, auxquelles je ne donne pas toujours explicitement la réponse (le message caché dans *La Clé des Neuf Mondes*, mais avec un précieux indice dans *Une dernière Insomnie avant la Fin du Monde* ; ou encore le mystérieux Sans-Nom des *Conjurés*).

Ce peut être aussi de manière plus discrète. Si l'appartenance du Comte V*** à la franc-maçonnerie est indiquée en quatrième de couverture, les mots « maçonnique », « franc-maçon » ou « franc-maçonnerie » n'apparaissent nulle part dans le texte du roman. L'idée de cette facétie m'est venue d'une anecdote rapportée au sujet du *Parrain* de Coppola : dans son film de mafieux, il n'aurait pas eu la permission de faire entendre le mot « mafia » (pardon pour ce rapprochement particulièrement impropre !).

Néanmoins, de même que les spectateurs du *Rosemary's Baby* avaient tous eu le sentiment d'avoir vu l'enfant à l'écran (alors qu'il n'y apparaît pas), de même il semble que l'appartenance maçonnique de V*** ne fasse aucun doute pour les lecteurs...

Enfin, pour revenir au travail sur la langue, fondamental, il m'a autorisé quelques plaisanteries impossibles à décrypter, sinon par des philologues avertis. Au moment de créer le nom d'un personnage, il m'est souvent arrivé de le former à partir de mots porteurs de sens dans différents idiomes : en malaisien, le seigneur Kejam est donc « cruel », le prince Anak un « enfant » et le pirate Dahagakan Darah un « assoiffé de sang » ; le Commandant Bajusz porte dans son nom même des moustaches ; le capitaine Lifhort (« cœur de lion ») aura fort affaire avec le médecin Hundinn (« le matin ») et le vampire Blotsygis (« suceur de sang ») ; tandis que le hobereau Willibald Meles von Apsis-Dachs und Taxis porte autant dans ses traits que dans son nom (trois fois) son caractère de blaireau, etc. Quant au trou dans la rue Smugan, dans *Les Conjurés*, il lorgne vers l'étymologie du Smaug de Tolkien. J'apprécie tout particulièrement le général Blonderbos, dont le patronyme ronflant et ridicule pour l'oreille française provient d'un assemblage à partir de traductions du mot *tromblon*. Et ainsi de bien d'autres.

Pour qui a l'œil exercé, le souvenir des anagrammes de Jules Verne (Ardan, Servadac...) se retrouve au gré des pages pour peu qu'il sonne eklendais : dans *La Symphonie Perdue de Sibelius*, par exemple, un Jaher Vilnias-Boran réorganise les lettres des noms de deux hommes politiques (italien et hongrois), tandis que la sonorité de son prénom résonne de celui d'un populiste brésilien. (Quant à certaines paroles incroyablement vulgaires prêtées au personnage en question, elles sont hélas la citation *verbatim* de mots sortis de la bouche

d'un homme qui aura été deux fois président des États-Unis.) De même pour Elpen, Rotula... Généralement, ces gens ne sont pas mes amis.

Enfin, que les férus de David Lynch (entre autres admirations ici et là) ne s'étonnent pas de croiser certains détails autrement inexplicables au détour d'un chapitre.

Et après ?

Aujourd'hui, la composition du cycle *Eklendys* s'achève. Je pourrais conserver pour un appendice « Reliquiæ » quelques derniers textes inédits, parfois sans rapport avec mon utopie littéraire, ou bien les garder au secret dans un tiroir, ou encore les intégrer malicieusement dans le dernier volume à paraître. Nous verrons bien.

Mais ensuite ? La persévérance et les encouragements de mon éditeur m'ont permis d'apercevoir le bout du chemin, trente ans après que je me suis mis en marche, ce à quoi je ne pensais jamais pouvoir parvenir quand je me suis lancé dans cette aventure au long cours ; mais sera-ce la fin ? Pour *Eklendys*, oui, assurément, et je quitterai mon « petit pays oublié » avec nostalgie. Tout aura été dit de ce qui devait l'être. Comme lorsque j'approchais de la fin du *Livre d'Amertume*, je pourrai me prédire sec, vide d'idées, ayant tout raconté de mes histoires.

Ou pas. Deux autres projets dorment dans mes dossiers. Je m'y attellerai certainement, après avoir pris le temps du recul et du repos nécessaire. Deux romans « de genre », qui m'entraîneront sans doute dans les contrées périlleuses du fantastique et du steampunk. Pourquoi pas ? Mais je sais que l'un d'eux conservera un lien au moins tacite avec *Eklendys* : il s'agit de *Walhalla*, le trépidant roman écrit par Ellys

dans la nouvelle qui porte son prénom.

D'une terre imaginaire seront nés des livres, des expériences, des sentiments et des souvenirs bien réels – au moins pour moi. Que ceux qui désespèrent de découvrir de la magie en ce monde de plus en plus obscur se consolent : en cherchant un peu, ils pourront toujours la trouver dans la littérature.

Yvan Strelzyk

BIENVENUE EN EKLENDYS

– *Un voyage littéraire* –

Découvrir le pays d'Eklendys, c'est se lancer dans un voyage à la fois étrange et familier, dans l'exploration d'une fresque immense et lacunaire dont chaque livre dévoile un pan de couleur : au fil de la lecture, des chemins se rejoignent, des horizons se découvrent, c'est un monde qui s'éveille, lointain et pourtant si proche.

En effet, le cycle *Eklendys* est avant tout une source de plaisir et d'évasion, mais aussi une façon de s'aventurer, en différentes époques, sur les routes d'un pays qui n'existe pas – au sein d'une Europe qui existe bel et bien, celle de l'Est et de la Baltique, que l'on connaît si peu.

Cet exotisme inattendu se construit selon deux axes, historique et spatial, chaque livre ayant pour point de départ le pays d'Eklendys, si profondément baltique dans ses mœurs, sa culture, ses paysages, mais toujours à une période différente de l'Histoire, des origines à nos jours.

Un voyage dans le temps et l'espace, donc, mais livresque, puisque chaque volume se présente comme la traduction d'un ouvrage réel, dont l'auteur (fictif)

est le plus souvent identifié. Dans ce grand jeu d'illusion littéraire, chacune des œuvres a été retenue pour son intérêt historique, illustrant un moment-clef de la vie eklendaise, mais aussi pour ses qualités intrinsèques : *Eklendys* est ainsi un hommage aux styles, aux genres, aux littératures européennes, des premiers manuscrits médiévaux aux nouvelles écrites en « flux de conscience », en passant par le roman-feuilleton, la saga viking, le roman d'apprentissage, le journal, le roman épistolaire, le théâtre, le témoignage, le roman choral...

Une grande diversité de forme, reflet à chaque fois de l'époque concernée, mais surtout une profonde unité de fond : dans chaque volume, le lecteur retrouvera le même goût pour des intrigues à la construction solide, la même envie de raconter une bonne histoire, qui interroge son humanité. *Eklendys* confronte, au fil des âges, des hommes et femmes qui nous ressemblent à des événements qui les dépassent de très haut et menacent souvent de les écraser. D'où une peinture riche et nuancée de la nature humaine, dans sa complexité, sa noirceur parfois, sa noblesse toujours.

Ces événements dramatiques s'appuient sur un respect méticuleux de la réalité historique, l'Europe du Nord-Est offrant en cela un terrain de jeu d'une fabuleuse richesse, aussi foisonnant qu'il est généralement méconnu dans nos contrées occidentales : le cycle entremêle ainsi sa fiction et le réel au point parfois de faire douter le lecteur, l'entraînant toujours plus loin dans l'illusion.

Mais si *Eklendys* permet de s'immerger autant dans un monde fictionnel, c'est aussi en raison de sa conception. Le cycle représente l'aboutissement de

trente ans de travail et de réflexion, depuis l'idée du *Livre d'Amertume*, sorte de Big Bang d'où sont nés tous les autres titres de cet univers romanesque, l'histoire à la source de toutes les histoires.

Cette construction ambitieuse, longuement mûrie, permet ainsi à chacun des romans d'*Eklendys* d'être lu séparément, sans ordre imposé, tout en étant relié à tous les autres par un jeu subtil d'allusions, de réponses, de références explicites ou de simples échos : autant d'éléments narratifs donnant de la profondeur à chaque ouvrage en soi mais qui, volume après volume, offrent aussi une vision d'ensemble de la passionnante histoire eklendaise au fil des siècles.

Bon voyage !

Yvan Strelzyk

L'EKLENDAIS

– Note sur la langue et sa prononciation –

Héritage d'un dialecte borusse (ou vieux-prussien) aujourd'hui éteint, l'eklendais s'est formé à partir de racines germaniques et slaves, par une intrication déjà achevée dans les tous premiers exemples connus de cette langue (inscriptions runiques du VI^e siècle : cf. *Le Roman de Miskol*, appendice A).

Au fil des siècles, sur cette terre où les frontières n'ont cessé de se déplacer, l'eklendais s'est enrichi de nombreuses influences ; ce dont témoignent par exemple les lettres C et V, bien plus rarement utilisées (surtout en initiale), souvenirs d'un d'un apport linguistique extérieur.

CH : [x] comme dans *Bach* (à l'allemande). Ainsi *Lorach* se prononce *lorahhh*.

G : toujours [g] comme dans *gars*. Ainsi *Gygor* se prononce *guigor*.

J : [j] comme dans *ion*. Ainsi *Jurkinn* se prononce *yourkine*.

S : toujours [s] comme dans *sens*. Ainsi *Rusys* se prononce *roussiss*.

SZ : [sz] presque comme dans *zoo*. Ainsi *Tisza* se prononce *ti(s)za* ou *tiza*.

W : [v] comme dans *va*. Ainsi *Walentin* se prononce *valentine*.

- X** : [ks] comme dans *axe*. Ainsi *Véxö* se prononce *vékseu*.
- AA** : [a:] (voyelle longue). Ainsi *Jaan* se prononce *ya(a)n*.
- Ä** : [ɛ] comme dans *vert*. Ainsi *Pärn* se prononce *pèrn*.
- E** : [ɛ] comme dans *vert*. Ainsi *Eklendys* se prononce *èklèndiss*.
- EE** : [e:] comme dans *pré* (voyelle longue). Ainsi *Leebekys* se prononce *lééybèkiss*.
- É** : [e] comme dans *pré*. Ainsi *Déhök* se prononce *dé(h)euk*.
- EI** : [aj] comme dans *aïe*. Ainsi *Leidkross* se prononce *laïdkross*.
- II** : [i:] comme dans *fille* (voyelle longue). Ainsi *Kii-sik* se prononce *quille-sic*.
- Ï** : [j] comme dans *ion*. Ainsi *Kailys* se prononce *caille-liss*.
- Ö** : [ø] comme dans *bleu*. Ainsi *Bornö* se prononce *borneu*.
- U** : [u] comme dans *houx*. Ainsi *Uhra* se prononce *ou(h)ra*.
- Ü** : [ü] comme dans *hue*. Ainsi *Ernü* se prononce *èrnu*.

AN, EN, IN, ON, UN : [an], [ɛn], [in], [ɔn], [un] comme dans *âne, haine, fine, bonne, clown*. Ainsi *Kalman, Seborcken, Zoltin, Mondrövar, Ungets* se prononcent *kalmane, sèborkène, zoltine, mone-dreuvar, oune-guèts*.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

– Pour découvrir le Cycle Eklendys
dans l'ordre chronologique –

Dates	Titres des livres et nouvelles
Origines	[Épigraphe] (dans <i>Le Roman de Miskol</i>)
V ^e s. (?)	<i>Miskol et le Géant Boris</i> (dans <i>Le Roman de Miskol</i>)
V ^e s. (?) (1259)	<i>Le Roman de Miskol</i>
V ^e s. (?)	<i>Miskol et le Chaudron</i> (dans <i>Le Roman de Miskol</i>)
XI ^e s. (?)	<i>Galmeenys</i> (dans <i>Le Roman de Miskol</i>)
XI ^e -XII ^e s. (1096)	<i>Saga de Relvinn</i>
1140	[Le Retour de Miskol] (dans <i>Le Roman de Miskol</i>)
vers 1250 (?)	<i>Le Chèvrefeuille ; Les Gardiens</i> (dans <i>Le Roman de Miskol</i>)
1351	<i>La Malemort</i> (dans <i>Nouvelles Eklendaises</i>)
1410	<i>Les Deux Épées</i>
1520-1523	<i>Le Prince Paysan</i>

- 1630 *Le Château d'Ödrek*
- 1718 *Les Comptoirs d'Orient*
- vers 1750 (?) *La Clé des Neuf Mondes*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1772 *Mémoires du Comte V****
- 1795-1825 *Une Vie d'Homme*
- 1806 *Le Jardin des Fleurs de Sang*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1849 *Golem*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1874-1951 *Ellys*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1883 *Pagurus*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1885 *Les Conjurés*
- 1917 *La Tranchée*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1926 *Celui qui rêvait des étoiles*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1935 *Markas*
- 1936-1945 *La Course*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1937-1945 *Le Comédien du Führer*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1943-1945 *Myosotis*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- vers 1950 (?) *Incarnations*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- 1972-1985 *Le Livre d'Amertume*
- 1997 *Kailys*

- 2017
(1923-2018) *La Symphonie Perdue de Sibelius*
- 2019 *Une dernière Insomnie avant la Fin du Monde*
(dans *Nouvelles Eklendaises*)
- XXI^e s. *Strychnine*
(dans *Kaïlys*)
- XXI^e s. *La Fin*
(dans *Kaïlys*)
- Indatable *Histoire des Rois du Bourbonnais*
(dans *Une Vie d'Homme*)

DES HISTOIRES DANS L'HISTOIRE

– *Des pièces de puzzle
à assembler au fil des romans* –

À la manière de fils rouges parcourant l'ensemble du cycle, des intrigues secondaires se développent ou resurgissent dans différents volumes. Voici où les retrouver.

Le trésor de Constantinople :

- *Saga de Relvinn*
- *Les Deux Épées*
- *Ellys (Nouvelles Eklendaises)*
- *La Symphonie Perdue de Sibelius*

Les Kobolds :

- *Le Roman de Miskol*
- *Le Château d'Ödrek*
- *La Clé des Neuf Mondes (Nouvelles Eklendaises)*
- *Les Conjurés*

La tradition des Quatre :

- *Le Roman de Miskol*
- *La Clé des Neuf Mondes (Nouvelles Eklendaises)*
- *Mémoires du Comte V*****
- *Le Livre d'Amertume*

Les francs-maçons :

- *Une Vie d'Homme*
- *Mémoires du Comte V****
- *Le Comédien du Führer et Myosotis (Nouvelles Eklendaises)*
- *La Symphonie Perdue de Sibelius*

La cage de Keposvor :

- *Les Comptoirs d'Orient*
- *Le Jardin des Fleurs de Sang (Nouvelles Eklendaises)*
- *Mémoires du Comte V****
- *Le Livre d'Amertume*

LES 1^{ÈRES} ET 4^{ÈMES} DE COUVERTURE

– Par ordre de publication –

Le cycle *Eklendys*
a pour toile de fond un petit pays oublié
sur la rive sud de la Baltique.



L'histoire mouvementée d'*Eklendys* au fil des siècles constitue l'arrière-plan de récits de formes très diverses : romans, nouvelles, théâtre, feuilleton, journal, saga, mémoires, etc.

Chaque volume du cycle est indépendant. Cependant, les échos de l'un à l'autre permettent de reconstituer une vaste fresque, des origines à nos jours.



LE LIVRE D'AMERTUME

En nous retrouvant au *Cercle* chaque vendredi soir, Viktor, Klara, Maria et moi pensions trouver un espace de sérénité, loin d'une terrible crise politique : cette année-là, Eklendys était en effet au bord du chaos. Mais un jour, le Loup est entré dans notre bergerie, faisant basculer le destin de tous... en même temps que celui du pays. Car le colonel Leidkross a toujours agi ainsi : froidement, sans remords ni états d'âme. De quoi exacerber les sentiments et les tensions au sein de notre petit groupe d'amis... et conduire dans la violence à cette catastrophe dont le *Cercle* ne se relèverait pas. Jusqu'au jour où, me rappelant ma promesse, j'eus la folie de vouloir prouver le contraire.



SAGA DE RELVINN

Les vikings n'ont pas tous fait voile vers l'Ouest : certains ont emprunté les routes de l'Est, remontant les fleuves jusqu'à Kiev et Constantinople, et se trouvaient au service de l'empereur byzantin quand la première croisade s'est présentée à ses portes... Ce qui s'est passé alors, Relvinn le sait mieux que personne, lui qui, banni de son pays d'Eklendys, s'est vu contraint de suivre ces vikings dans leurs brutales expéditions. Mais la vie de Relvinn a connu bien d'autres péripéties : sorciers, revenants et guerriers fauves, querelles de familles rivales, procès retentissants, vengeances sanglantes et trésor fabuleux composent ce récit enlevé, dont le héros manie encore mieux la ruse que l'épée.





UNE VIE D'HOMME

Pourquoi Napoléon glissait-il la main sous son gilet ? Pourquoi Schubert n'a-t-il jamais terminé sa Symphonie inachevée ?



Qu'a vraiment dit Cambronne à Waterloo ? Autant de questions, plus quelques autres, qui trouveront ici leurs réponses facétiuses. Au fil des mésaventures d'un poète candide, natif d'Eklendys, ce récit impertinent bouscule les figures tutélaires du romantisme, du grand Goethe un peu rassis à Lord Byron en séducteur impénitent, du peintre Friedrich à ce vantard de Chateaubriand, en passant par les élans fantasques de cette bonne Madame de Staël, la mauvaise humeur d'un Beethoven sourd comme un pot, le poète Heine dans les vapeurs d'opium et même les derniers Frères francs-maçons du divin Mozart...



MARKAS

De l'exil du roi Markas IV en mai 1935, les historiens officiels d'Eklendys nous ont tout dit - du moins le pensaient. Or ce qui s'est vraiment

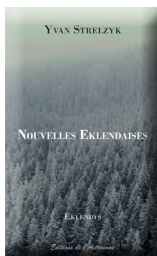


passé en coulisse pendant cette poignée de jours, personne n'avait eu le courage d'en témoigner. Le présent récit jette donc une lumière inédite et sans concession sur les tractations ourdies dans le secret des ministères, des ambassades, des casernes, des bureaux des syndicats et des capitaines d'industrie. Tout est dévoilé : complots, stratagèmes, trahisons, massacre... Qu'ils aient voulu le conserver à tout prix, s'en emparer grâce à une conjuration tortueuse ou le gagner au détour d'une révolution, en vérité ces hommes-là n'avaient que lui en tête : le pouvoir.



NOUVELLES EKLENDAISES

Treize nouvelles situées en différentes époques de l'histoire d'Eklendys, créant entre elles un jeu singulier de résonances, de la Grande Peste de 1351 aux conséquences désastreuses de l'élection présidentielle eklendaise de 2017, des aventuriers des Comptoirs d'Orient aux émigrés du Nouveau Monde, d'une machine digne de Jules Verne à la confession d'un ancien déporté, d'un conte de l'âge des *Lumières* aux ténèbres d'un journal écrit dans les tranchées. Tissant au fil de ces récits, en apparence étrangers, des liens inattendus et multiples, confrontant des Eklendais souvent méconnus à des figures historiques aussi célèbres que Bakounine ou Hitler, ce recueil fait s'entrecroiser bien des chemins qui ne demandent qu'à vous perdre...



LE CHÂTEAU D'ÖDREK

1630 : l'invasion d'Eklendys par les armées suédoises en pleine Guerre de Trente Ans bouscule la vie dissolue du capitaine Lifhort. Se retrouvant alors avec son pittoresque valet dans un village perdu à l'ombre d'un château sinistre, il est confronté à d'étranges phénomènes, liés à trois sœurs que l'on dit frappées par une horrible malédiction. Mais ces apparences ne cachent-elles pas un secret bien plus sordide ? À lui de le découvrir... avant que ne le retrouve un redoutable maître de guerre, rendu fou par la perte d'un objet infiniment précieux à ses yeux, et dont le désir est mu par la motivation la plus absolue : la peur. Une peur que l'insouciant Lifhort ferait peut-être bien de partager.





LA SYMPHONIE PERDUE DE SIBELIUS



Et si cette partition retrouvée en 2017 était bien la dernière symphonie de Sibelius, composée lors de son séjour eklendais en 1931 et considérée depuis comme perdue ? Mais alors, pourquoi le compositeur s'est-il ensuite muré dans le silence jusqu'à sa mort ? Et comment comprendre les manœuvres des factions de l'ombre que cette découverte a tirées de leur long sommeil ? Si les réponses se trouvent en Eklendys, nous les découvrirons. Mais ce que nous n'avions pas imaginé, c'était que cette quête dérangerait autant. Ni qu'elle nous ferait courir de si graves dangers. Nous pensions que les Eklendais se passionneraient plutôt pour l'élection présidentielle en cours ; pas tous, visiblement. Un peu d'aide nous serait précieuse.



LE ROMAN DE MISKOL



Équivalent pour les Eklendais de la *Chanson de Roland* pour les Français, de *Beowulf* pour les Anglais ou du *Nibelungenlied* pour les Allemands, le Roman de Miskol relate les aventures du mythique roi d'Eklendys et de ses trois fils confrontés aux invasions des Huns, mais aussi aux sinistres projets du Maître de la Horde et du Conseil des Loups. Cette chanson de geste a connu au XIII^e siècle une popularité immédiate car son auteur, l'énigmatique Vëxö, l'a composée en s'inspirant de maints récits de la tradition eklendaise. Pourtant, malgré son contenu purement légendaire en apparence, cette épopée des origines a valu au poète un procès aux conclusions dramatiques, dont sont ici dévoilées les raisons véritables.



MÉMOIRES DU COMTE V***

Les tractations pour le premier partage de la Pologne par les souverains de Prusse, d'Autriche et de Russie, en 1772, devaient permettre au petit royaume d'Eklendys de s'inviter à la table des grands, et de s'imposer par la diplomatie en faisant oublier la faiblesse de ses armées – hélas, la mort brutale du roi en a décidé tout autrement. Or très vite, la rumeur s'est propagée : ce n'était pas un accident. C'est alors au comte V***, homme de cour intègre et franc-maçon, qu'a été confiée la charge délicate de faire toute la lumière sur l'assassinat, et de nettoyer la pourriture cachée sous les dorures du palais. Une mission périlleuse entre raison d'État, luttes de sociétés secrètes, scandales de mœurs et cercles ésotériques...



LE PRINCE PAYSAN

Célèbre pour sa moustache et ses sabots, adulé par le petit peuple eklendais, le roi Zoltin se lance en 1520 dans un bras-de-fer inégal contre la toute-puissante Ligue hanseatique, dont les galions font alors la loi en mer Baltique : une lutte sans merci, à la fois diplomatique, commerciale et religieuse, dans laquelle le petit royaume d'Eklendys fait figure de fragile David défiant un Goliath invincible. Mais pendant toute la guerre, en secret, Zoltin a recours aux services de son meilleur agent : l'Abeille, toujours prête à déjouer les complots et les manœuvres de la Hanse. Voici ses aventures, contées fidèlement. Et si le dernier espoir du Prince Paysan était... une jeune femme intrépide ?





LES CONJURÉS



Face à une vague d'attentats sans précédent, la police royale eklendaise ne parvient pas à se montrer à la hauteur. La bonne société tremble, les institutions menacent de s'effondrer. Une mystérieuse conjuration semble à l'œuvre : qui sont ces gens, et combien sont-ils en vérité ?

Jusqu'où ont-ils l'intention de frapper ? Une brigade spéciale va devoir contrecarrer les plans du complot anarchiste, afin que 1885 ne reste pas dans les mémoires comme « l'année sanglante » dépeinte par la presse. Articles, documents officiels, rapports secrets, journaux intimes, témoignages, enregistrements, études historiques : voici, rassemblé pour la première fois, le dossier d'enquête complet sur ces tragiques événements.



LES DEUX ÉPÉES



Théocratie bâtie par le fer et par le feu sur les rives de la Baltique, l'Ordre des Chevaliers Teutoniques est devenu si puissant qu'il est inévitablement entré en conflit avec son voisin, le plus vaste royaume d'Europe : la Pologne-Lituanie. En cette année 1410, après une décennie d'affrontements, l'un des deux géants devra mourir. Alors que les couronnes européennes et la papauté s'inquiètent de l'issue de la guerre, dans la province annexée d'Eklendys un chevalier de l'Ordre enquête sur d'étranges embuscades. Quel renégat serait assez fou pour tout sacrifier à d'obscurs desseins... au risque de provoquer la plus grande bataille du monde médiéval ?

Ah, qu'importe – si le rêve d'une vie est à ce prix !



LES COMPTOIRS D'ORIENT

Depuis sa mort, il est impossible d'évoquer l'amiral Keposvor sans faire naître la discorde : qui était-il vraiment ? Un navigateur exceptionnel, un explorateur héroïque, un tacticien génial ? Ou un redoutable traître à la Couronne, un manipulateur cynique, un aventurier sans scrupule porté par de folles idées de grandeur ? Pour avoir côtoyé cet homme plusieurs années durant, dès la fondation de nos trois comptoirs de commerce sur la péninsule de Malaisie en 1718, et pour l'avoir accompagné de sa gloire à sa déchéance et jusqu'à la fin que l'on sait, je crois aujourd'hui nécessaire de révéler ce que j'ai pu consigner au fil des jours dans mon journal de bord. Et ainsi, enfin, la Postérité tranchera.



KAÏLYS

Pour les membres du *Cercle* de la rue Vêxö, il n'est plus question d'évoquer le passé : on ne guérit pas de certains traumatismes... et bien que l'Intendant ait quitté le pouvoir, parler de ce temps-là reste dangereux. Car les années de dictature ne sont pas oubliées, le nouveau régime eklendais n'est fait que d'apparences, les militaires continuent de tirer les ficelles des pantins politiques. Alors quand les héritiers de Leidkross commencent à se disputer le pouvoir, la menace qui pesait jadis sur le *Cercle* se réveille. L'heure est venue de révéler de vieux secrets – et tant pis s'il faut pour cela faire payer la plus jeune, Kaïlys, la fille de Klara, pour les fautes de ses aînés. Une façon cruelle de refermer, une fois pour toutes, le *Livre d'Amertume* ?

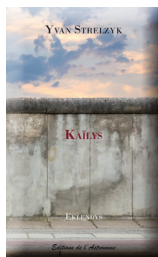


TABLE DES MATIÈRES

EKLENDYS, SECRETS DE FABRICATION	5
BIENVENUE EN EKLENDYS, UN VOYAGE LITTÉRAIRE	23
L'EKLENDAIS, NOTE SUR LA PRONONCIATION	27
CHRONOLOGIE HISTORIQUE	29
DES HISTOIRES DANS L'HISTOIRE	33
LES 1 ^{ÈRES} ET 4 ^{ÈMES} DE COUVERTURE	35

© Éditions de l'Astronome 2025
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
strictement réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-36686-200-3
ISBN 978-2-36686-240-9

Dépôt légal janvier 2025

Imprimé en série limitée

pour le compte
des Éditions de l'Astronome
74200 Thonon-les-Bains (F)
www.editions-astronome.com

YVAN STRELZYK

EKLENDYS, SECRETS DE FABRICATION

À l'heure d'écrire les dernières pages du cycle *Eklendys*, il est certainement temps pour l'auteur d'autoriser un regard sur tout le travail accompli depuis plus de trente ans.

Il s'agit d'une réponse à une demande amicale de l'éditeur, la réponse à des questionnements légitimes des lecteurs et – pour tout avouer puisqu'il s'agit à présent de parler sans plus rien cacher – la concrétisation d'un projet ancien, auquel l'auteur avait renoncé depuis, intitulé *Entretiens avec Kailys Gygor* : une sorte d'interview de l'écrivain par l'un de ses personnages préférés, afin de livrer les secrets de fabrication de sa fiction.

Yvan Strelzyk est né à Chartres en 1972, et vit désormais en Haute-Savoie. Poète, romancier, joueur de go, il a collaboré au *Dictionnaire Tolkien* (2012, CNRS Éditions). Avec le cycle *Eklendys*, il met en scène un pays oublié sur les rivages de la Baltique, en évoquant son histoire au fil des siècles dans des œuvres très diverses : romans, nouvelles, feuilleton, théâtre...

EKLENDYS

Editions de  Astronome

9  782366 862003